

## 1.

Lorsqu'il apprit la mort de son ami Franck, Simon Taïeb, âgé de trente-deux ans, se trouvait dans la cuisine de son appartement de Pantin, dont les fenêtres donnaient sur les eaux cimentées et glaciales du canal de l'Ourcq ; surpris en pleine préparation de son déjeuner composé de pain de seigle et d'un poisson de roche à l'allure pré-historique, acheté au supermarché de la rue Victor Hugo, à un Sri-Lankais portant une résille dans les cheveux et un tablier couvert de sang et d'écaillés. Il posa la spatule qui lui servait à retourner le poisson, et entreprit de griffonner sur un prospectus des signes au crayon à papier (traits verticaux ou obliques, chevrons, points, boucles et lignes brisées), comme s'il prenait scrupuleusement en note chaque détail qu'une voix inconnue lui donnait par téléphone.

Des oiseaux nichaient dans un tilleul situé de l'autre côté du canal. Une explosion retentit, sèche et brusque, dont l'écho s'égrenait dans l'air froid, dispersant les volatiles en direction des cabanes de chantier. Simon laissa le crayon sur la table. À l'image de la détonation qui, ayant fait sauter un vieux clochard traînant un caddie, se résorbait

lentement en laissant le silence d'hiver retrouver sa forme, la nouvelle avait suscité en lui un choc avant de refluer brusquement. Une sensation de vide l'envahit alors, comme si une partie de lui-même s'était tout à coup dérobée.

Il prit son manteau, plia le prospectus en quatre et le fourra dans sa poche. Il se rendit ensuite en métro à l'hôpital Saint-Louis où l'attendaient, au terme d'un couloir blanc barré par des portes coupe-feu, une infirmière et un agent de police qui tenait sous son bras une sacoche à glissière. On avait retrouvé le corps de Franck dans une cage d'escalier du quartier de la Chapelle. Il dormait dans un réduit en sous-sol, hébergé par le propriétaire d'un bar qu'il connaissait. Quelqu'un lui avait fait les poches avant d'appeler les secours, lui laissant une pipe à crack, un ticket de jeu à gratter, l'équivalent de trente centimes en petites pièces et un épais portefeuille bourré de papiers, parmi lesquels on avait découvert l'adresse et le numéro de téléphone de Simon.

Le visage reposant sur la table d'examen, émacié et couvert de barbe brune, était bien celui de Franck : un crâne surmontant deux tibias en croix, tatoué en prison à l'encre bleue ; la cicatrice ronde et lisse, de la taille d'une pièce de 2 euros, résultat d'une chute en scooter à l'âge de quatorze ans, sur les chemins tourmentés qui sillonnaient l'intérieur de la presqu'île, bordés de pins, de fougères et d'ajoncs, où les deux garçons avaient grandi ; ses yeux au regard décousu, un peu sauvage, fermés pour toujours.

— Vous avez prévenu sa mère ?

L'agent lui tendit une liasse de documents et un stylo. Simon restait immobile. La vue du corps l'impressionnait.

Il finit par partir après avoir signé les formulaires. Dehors, le vent qui soufflait en bourrasques entaillait la peau de ses mains (il avait oublié ses gants), l'obligeant à marcher, voûté, le long des murs de forteresse de la rue Bichat. Il finit par s'engouffrer dans un café à mi-chemin de la station de métro, avec vue sur les trottoirs déserts. On était samedi et le café était lui-même à moitié vide. Il tira le prospectus de sa poche et l'abandonna sur la table à côté de son deuxième cognac. Au moment de payer, il fut pris d'un long vertige dû à l'alcool, l'émotion et la crainte de voir ses jambes ne plus répondre. Il n'avait désormais plus froid du tout, ni faim, et aucune tâche particulière à accomplir pour les heures à venir qui le conduiraient bientôt au terme d'un énième week-end de solitude, vers un énième lundi à donner des cours au lycée. Il décida de rentrer à pied – trois bons quarts d'heure, le temps de faire de la place pour les souvenirs qui affluaient dans son esprit. Franck et Clarisse. Son ami d'enfance et son premier amour. Celui à qui il n'avait pas su tendre la main, et la fille qu'il aimait encore. Toutes les combinaisons étaient possibles.

Une page de sa vie se tournait, incontestablement. Ce qu'il avait longtemps attendu – sans le souhaiter bien sûr, sans trop d'affect non plus, pensait-il – était arrivé. Franck était mort, mais ce qu'il avait anticipé de sa propre réaction, la douleur, ne venait pas. Seulement le goût amer de la culpabilité et des regrets profonds, déployés autour de lui comme un cercle. Le froid, le soleil d'hiver fracturant les nuages ; il se laissait guider par des sentiments contraires (il était plus étonné qu'abattu, il se sentait même bizarrement

excité) qui portaient sur toute chose l'ombre usée de la mélancolie.

Entamant pour lui le récit de ces dernières années, recouvertes d'une brume étrange, il acheta des bières dans une épicerie et les but méthodiquement dans un square à côté des Buttes-Chaumont. Il pensait à Clarisse tous les jours, depuis des mois, des années, depuis le début en fait. Il y pensait en embrassant d'autres filles. Et même avant cela, avec Justine, qui avait fini par le quitter après quatre ans de vie commune, le laissant fonder dans une torpeur d'ivrogne des rêves de grandeur, de célébrité et de plénitude sexuelle, dont elle empêchait l'accomplissement.

Clarisse était là. Rien ne l'effaçait, alors que leur liaison se résumait à quelques jours que l'on aurait pu compter sans effort : dix semaines de printemps, la cour du collègue Guy de Maupassant dilatée par la lumière et le bruit, les longs après-midi à s'embrasser, à faire du skate et à fumer des joints dans les rues pavillonnaires. Puis leur première rupture. Et des années plus tard, à l'université, cette amitié ambiguë que ni l'un ni l'autre n'avaient vraiment choisie, prolongée par des années d'un silence hanté par son souvenir, pendant lesquelles il n'avait jamais trouvé le courage de l'appeler pour lui donner les vraies raisons de son incapacité à être avec elle. En y réfléchissant, il avait agi avec Franck de manière similaire, réussissant dans un mélange inquiet d'amour-propre, de préjugés et d'indécision, à repousser loin de lui son meilleur ami et son amour de jeunesse. En un sens, il les avait abandonnés tous les deux. À présent, il n'avait plus d'endroit où se cacher.

Rentré chez lui, Simon prit une douche brûlante, but deux tasses de café et chercha à joindre la mère de Franck. Il laissa le téléphone sonner dans le vide à quatre cents kilomètres de Paris, dans le silence d'une bicoque qui sentait le chien et le tabac froid, au toit percé et aux murs lézardés que les tempêtes d'hiver menaçaient d'emporter jusqu'au littoral. Pour s'occuper l'esprit, et ne plus penser à rien, il commença à trier des fiches. Entre ses obligations professionnelles, émaillées d'aventures rudimentaires, et le découragement, Simon ne travaillait plus sur sa thèse que quelques heures par semaine. Il avait passé la moitié de sa vie d'adulte à collecter une masse de documents suffisante pour remplir un buffet. Un disque dur saturé de notes et de plans traînait dans un tiroir, il avait déjà tapé une bonne centaine de pages. La perspective de devoir en écrire plusieurs centaines d'autres le laissait à son bureau inerte et contemplatif, les yeux dans le vague et les mains posées sur le clavier de son ordinateur, à observer les nuages par la fenêtre ou une reproduction d'Uccello, bataille de nuit à la perspective écrasée, une troupe de cavaliers chargeant à travers brume, forêt et citadelle. Il se noyait dans un espace-temps qui soudain n'avait plus de limites. Il s'éparpillait.

Parfois, et sans les avoir convoqués, ses rêves de réussite venaient lui rendre un peu de vigueur. Il se voyait prof titulaire (à Paris ou dans une grande ville de province), une fois sa thèse obtenue. Il s'imaginait publiant des livres, ses anciens camarades de promo assistant, envieux, à ses succès. Il devinait le sourire de son père, enfin satisfait d'une carrière qui se dessinait jusqu'alors péniblement, et le soulagement de sa mère de voir celui de ses enfants pour lequel

elle s'inquiétait le plus (le seul peut-être), trouver finalement un sens à sa vie.

Lorsqu'il avait débarqué à Paris dix ans plus tôt, d'un fac de la côte atlantique, il n'était même pas certifié. Il était venu préparer une thèse consacrée à la famille d'Orsonval qui dominait, au sortir de la guerre de Cent Ans, une portion de territoire à cheval sur trois comtés, aux confins de l'Anjou et de la Bretagne. Un travail entamé sur les recommandations d'un professeur de Paris I, qui avançait à une allure d'escargot étant donné les minces créneaux de travail dont il disposait (mardi et samedi, vacances scolaires). Dernière étape d'un parcours malheureux qui l'avait vu rater deux fois le Capes et trois fois l'agrégation, pour atterrir au lycée Henri Wallon à Aubervilliers, contre un salaire de 1 800 euros.

Pour autant, il continuait d'enseigner avec une résolution constante, à peine entamée par les conditions difficiles de son métier. Il était d'ailleurs le premier surpris de découvrir que ses élèves – sans pour autant cesser de parler à voix haute, de bâiller et de chahuter – avaient plutôt une bonne image de lui. Pour sa part, il se jugeait plus durement. Il se trouvait enfermé et inabouti, gaspillant son temps libre à tracer des cartes de géographie, enregistrer des documentaires et écumer les brocantes du dimanche pour dénicher de vieux manuels, des cartouchières, des portraits, gravures, mappemondes écalées où apparaissaient encore la Yougoslavie et la Haute-Volta, encombrant tout l'espace de son petit deux pièces et menaçant de l'engloutir. Il aimait l'Histoire et il aimait enseigner, mais il ne trouvait plus assez d'énergie pour croire en lui-même. Parfois, il se disait

que si Clarisse avait été là, elle aurait pu l'aider à construire quelque chose de tangible, à trouver un chemin pour s'accomplir, alors même qu'il l'avait repoussée pour les raisons inverses : pas assez d'ambition, un statut social flou, et les sentiments trop forts qu'il avait pour elle.

— Madame Aubert, c'est Simon Taïeb. Je vous présente toutes mes condoléances. On a dû essayer de vous joindre. Je suis allé à l'hôpital. Reconnaître le corps. Pourriez-vous me rappeler à ce numéro.

La nuit était tombée. Il se sentit immensément seul. Il pensa brièvement à Justine, s'apitoyant sur son sort, se demandant s'ils pourraient encore, deux ans plus tard, recoller les morceaux. À la fin, elle ne supportait plus rien, ni son travail, ni ses recherches, ni ses amis, encore moins ces patelins perdus où il l'entraînait les dimanches pour aller visiter des châteaux endormis. Marchant main dans la main dans les sentiers gravillonnés, ils traversaient les pièces d'un lieu que personne, à part eux, ne visitait, et où une petite vieille avec une canne, un fichu sur la tête et une couche de poudre de riz pesant sur sa figure comme un masque japonais, assurait seule la billetterie. Simon voyait leur histoire comme un tableau sur lequel le temps ne semblait pas avoir de prise. Une succession de scènes un peu figées mais réconfortantes. À cette époque-là encore, ils pouvaient passer des heures à dresser les plans d'une vie paisible, achevée, matériellement à l'abri du besoin : deux carrières, des responsabilités, un bel appartement, des enfants, des amis. Une existence à laquelle il ne manquerait rien, même si on ne peut pas tout avoir.

Mais les tabous et les non-dits avaient fini par miner leur relation, ainsi que les ombres de sa vie d'avant dont il ne parvenait pas (et ne le souhaitait pas) à se défaire. Le tout s'était soldé par une longue période de cohabitation asexuée et de renoncement qui avait recouvert de neige leurs gestes, et leurs sensations, à rebours de la fermeté dont Justine avait fait preuve quelque temps avant, lorsqu'elle avait essayé de mettre Franck, sa copine et leur bébé de un an à la porte. Frank lui avait demandé de les accueillir. Simon avait dit oui, avant de renoncer au bout de quelques semaines, pris entre deux feux, fidèle à son caractère. La présence de Franck menaçait leur vie à deux, qui prenait déjà l'eau de toute part.

— Ils s'en vont demain.

Il se rappelait son visage sans expression, la terrasse et au loin, la rue de Vaugirard qui clignotait dans le soir de printemps. Ils étaient seuls dans l'appartement. Justine avait posé un sac en plastique sur la table en fer.

— J'ai trouvé ça dans leur valise. Ils partent. Ils sont dangereux, pour nous, pour leur fille. Ils partent demain. Fin de la discussion.

À l'époque, il était déjà trop tard, pensait maintenant Simon. Pourtant, ils y avaient cru, depuis leur rencontre dans une fac de province six ans plus tôt. Justine classait les livres à la bibliothèque universitaire quelques heures par semaine. Ils émergeaient tous les deux d'une période indéterminée de célibat entrecoupée de rapports sporadiques allant du « moyennement satisfaisant » au « carrément minable ». Simon l'avait trouvée jolie, drôle, solide dans sa manière d'envisager l'avenir et de voir le monde. Ils



venaient du même milieu, et avaient beaucoup de choses en commun. Ils avaient redécouvert avec une frénésie naïve leur propre sexualité, comptant l'un sur l'autre avec la ferveur des jeunes amoureux. Ils se faisaient confiance aveuglément, et s'étaient juré – un peu vite – qu'ils s'aimeraient pour toujours.

À présent, il n'en restait rien. Justine avait mis ses affaires dans des sacs et des cartons, tous ces objets auxquels il avait fini par s'habituer, les livres de poche, les films, les tableaux africains, les boîtes à épices, les chaussures. Il revoyait certaines séquences : Justine pleurant dans la voiture en partant chez une collègue de Montreuil qui allait l'héberger. Elle avait attendu sur le trottoir pendant que Simon manœuvrait l'utilitaire plein à ras bord. Il l'avait aidée à décharger, puis avait ramené le camion porte de Bercy. Le soir, seul dans l'appartement de la rue Victor Duruy, il avait bu sur le balcon, anticipant un contrecoup qui n'arriva jamais vraiment. Si quelque chose en lui s'était brisé, il n'en avait pas conscience, habitué depuis longtemps à intérioriser ses émotions au point qu'elles y semblaient enfouies. Il appréhendait de se retrouver seul, mais il éprouva aussi, ce soir-là, une euphorie sourde : il était libre, la vie continuait. Les choses allaient changer, s'était-il dit avec une foi renouvelée en lui-même. Il lui restait des choses à accomplir, des rêves : finir sa thèse, quitter le lycée, retrouver quelqu'un à aimer et être aimé en retour ; s'approcher sans bruit de l'homme qu'il s'imaginait pouvoir devenir.

Avec Franck, Justine s'était trompée de cible. La vraie menace était ailleurs. Fuyante, incertaine, un bruit vague,

un parfum derrière une porte mal fermée. Clarisse était partout, mais Justine ne la voyait pas. Assis dans son canapé, Simon alluma la télé pour regarder le dernier quart-temps d'un match de basket, puis un documentaire sur les forêts de kelp australiennes. Il hésitait. Maintenant que Franck était mort, il avait de bonnes raisons pour l'appeler mais ne parvenait pas à le faire. Un sentiment de fatigue l'envahissait. Impossible d'oublier qu'il avait tout foutu en l'air, méticuleusement et par deux fois. Ce gâchis, il en était le premier responsable.

Clarisse était rentrée au pays natal, après des années à Paris où ils ne s'étaient jamais croisés. Lui-même ne revenait chez ses parents qu'au printemps, au début de l'été et à l'occasion du Noël/Hanouka qu'ils organisaient tous les ans avec ses frère et sœur. De brefs séjours durant lesquels il redoutait – la ville n'était pas grande – de rencontrer ceux d'autrefois qui ressemblaient dans sa mémoire à des fantômes. Quarante kilomètres de forêt et de hangars séparaient le bourg de l'agglomération, et il n'avait plus aucun prétexte pour s'y rendre. Il n'avait pas revu Clarisse depuis plus de dix ans, mais il n'avait jamais cessé de penser à elle.

Il tourna en rond, se posta derrière la baie vitrée : le canal en bas ressemblait à un miroir ténébreux. Il coupa le son de la télévision et, tandis que se reflétaient faune et flore dans une pénombre de galion englouti, prit son courage à deux mains et téléphona à Clarisse en priant pour qu'elle n'ait pas changé de numéro. Il était minuit et demi. Il n'avait pas regardé l'heure.

— Je te dérange ?

— Non, mais il est tard.

La voix de Clarisse tremblait un peu, mais ne semblait ni surprise ni méfiante. Et ce voile léger, qu'il n'avait pas entendu depuis un siècle.

— Franck est mort. Ils l'ont retrouvé la nuit dernière. Je suis désolé.